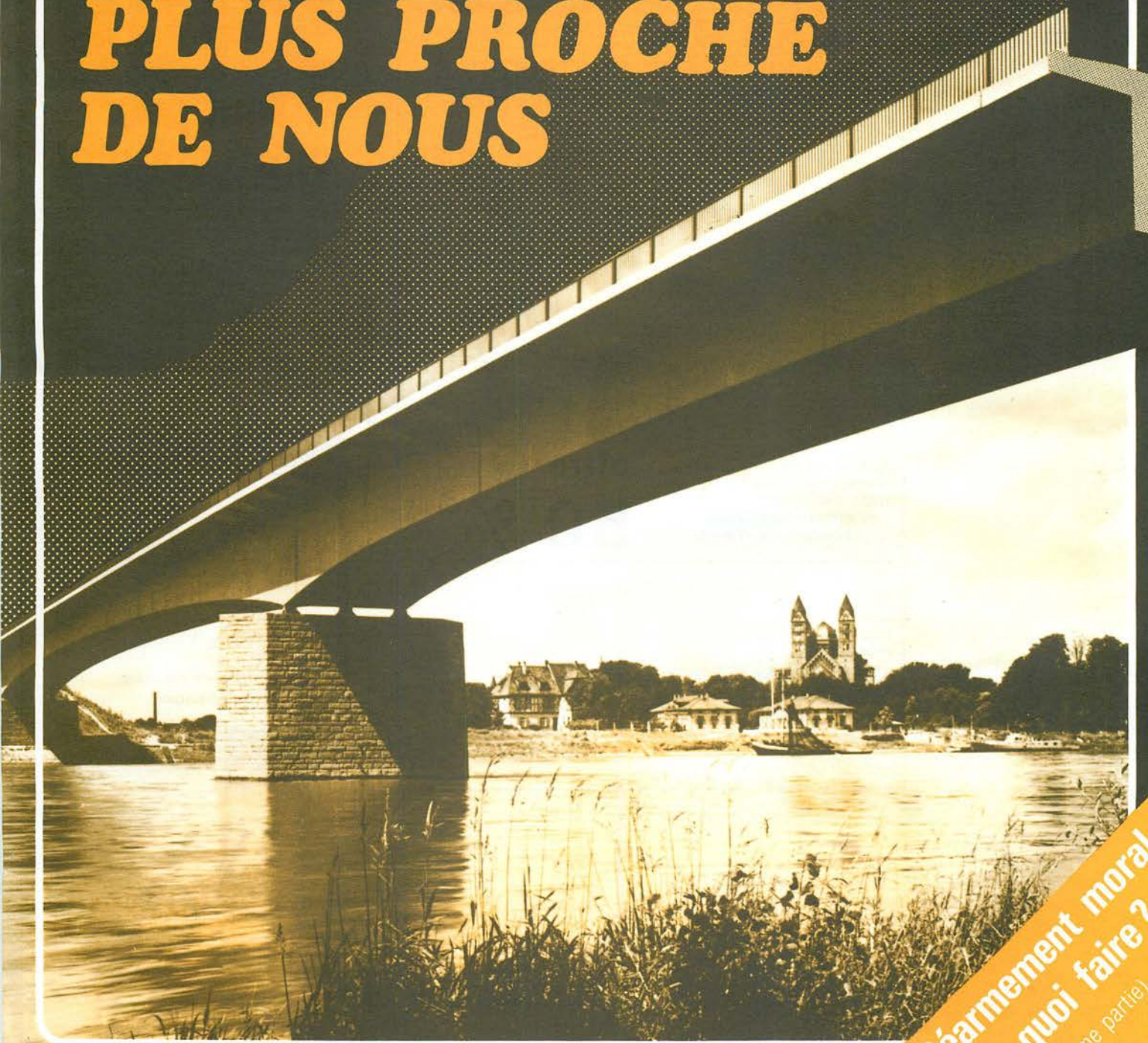


TRIBUNE DE GAUCHE

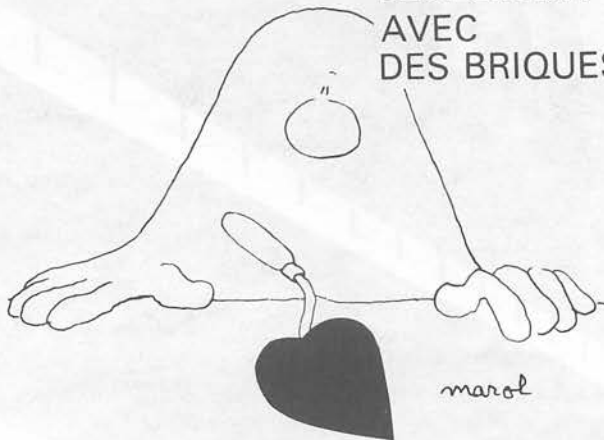
L'ALLEMAGNE PLUS PROCHE DE NOUS



Réforme

Hebdomadaire protestant
d'information générale

L'AVENIR NE SE CONSTRUIT PAS
SEULEMENT
AVEC
DES BRIQUES



aux abonnés
de la Tribune de Caux
qui ne connaissent
pas encore REFORME,
un abonnement d'essai :

offre
50 %

M.2

BON A RETOURNER A REFORME
53-55, av. du Maine - 75014 Paris

nom prénom
adresse
code postal ville

ATTENTION : pour régler, attendez notre facture.

FRANCE :

- 6 mois : 55 F au lieu de 110 F
- 1 an : 100 F au lieu de 200 F

ETRANGER :

- 6 mois : 60 F au lieu de 120 F
- 1 an : 110 F au lieu de 220 F

ESSO SHOP

Tout pour
votre voiture!



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

«Winterthur»
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

Repassage

Seize mars ... La pluie, la neige ... Rien à faire encore au jardin et je ronchonne. Ma femme, elle, repasse. Et c'est un travail que j'envie pour son odeur chaude de bien-être domestique et pour son efficacité. D'un côté le linge froissé dans la grande corbeille d'osier, de l'autre les piles de serviettes et de draps bien pliées, prêtes à ranger dans l'armoire.

Tandis que moi j'étais hier tout boursoufflé d'orgueil blessé... Avec un camarade de travail — à qui je donnais naturellement tous les torts — j'avais discuté âprement au téléphone et déjà j'écrivais une lettre vengeresse pour donner ma démission.

«Elle n'est pas mal ta lettre, me dit ma femme, son fer électrique à la main. Mais si tu attendais à demain pour l'envoyer?» Doucement, elle commençait à repasser mes boursoufflures et les replis de mon caractère, qu'elle connaît bien. Repasser, faire disparaître les plis fâcheux, donner au tissu de la vie la netteté d'une surface plane, c'est ça! Ensuite, il faut tout plier pour ranger selon l'usage.

Plier...? «Maman, nous disait une jeune amie, n'a jamais plié l'échine! Dans les coups durs c'était sa force! C'est sa faiblesse quand il faut admettre ses torts et accepter les raisons des autres.»

Pour se plier aux besoins d'autrui, il faut encore du repassage, l'appui d'un fer lourd, d'un cœur chaud, d'une main ferme.

Philippe Schweisguth.

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication: Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation: Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration et diffusion: Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice: Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie: Corbaz S.A., Montreux.

Suisse: Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France: 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences:
1824 Caux-sur-Montreux, Suisse.
Tél. (021) 61 42 41.

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France: FF 50. Suisse: Fr. s.: 24.—. Belgique: FB 380. Canada: \$ 12.—. Autres pays par voie normale: FF 55 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion: FF 65 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens: FF 25.—; Fr. s. 15.—; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse: à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

Belgique: au Réarmement moral, 297, rue Salzines-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada: par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique: par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

La paix au bout du risque

Quels que puissent être les différents motifs qui ont inspiré le président Carter, il faut reconnaître qu'il n'a pas craint d'engager totalement son crédit, sa carrière, sur la paix au Moyen-Orient. On aimerait que d'autres dirigeants prennent les mêmes risques. Pourquoi pas M. Giscard d'Estaing? Faut-il nécessairement, avant de tenter une telle entreprise, avoir pour soi le poids de «la plus puissante des grandes puissances»? Ce serait nier toute vertu aux forces de l'esprit, ce serait faire fi des valeurs de civilisation que représente notre vieille Europe. Mais alors il faut considérer la paix du monde comme plus importante encore que sa propre réélection ou l'avenir des institutions nationales que l'on représente. C'est un choix qu'il vaut la peine de peser.

Une lacune

Le moins que l'on puisse dire, en France, c'est que, du côté du pouvoir, on n'est pas étouffé par la compassion pour ce pourcentage important de la population qui doit subir l'indignité du chômage. Ce mot à sinistre résonance est même passé sous silence. On préfère parler, ce qui est beaucoup plus pudique, du problème de l'emploi.

On peut rétorquer qu'il y a chômage et chômage. Il est vrai que dans un certain nombre de professions, on n'arrive pas à trouver la main d'œuvre que l'on désire. Il est vrai que des chômeurs font parfois fine bouche devant des offres, pourtant valables, qui leur sont faites.

Mais les déclarations publiques des dirigeants français font croire que le problème se réduit à un certain nombre de paramètres économiques et techniques. Comme s'ils avaient une peur panique des sentiments, avec comme résultat, ainsi que le constate Olivier Todd dans *l'Express*, qu'«ils ne savent plus parler de notre principal problème».

Cela est grave. On ne leur demande pas de verser des larmes. Mais que l'on sache qu'ils ont un cœur, et que ce cœur peut encore saigner.

Méridien

Dans ce numéro

- 4 *Le Cambodge et la guerre, par Rajmohan Gandhi*
- 5 *L'Allemagne après «Holocauste»*
- 8 *Le Réarmement moral pour quoi faire (II)*
- 13 *La famille en question (s)*
- 14 *Un entretien avec l'écrivain Mihajlo Mihajlov*

Le Cambodge et la guerre

par Rajmohan Gandhi

Nous publions ici l'essentiel d'un éditorial paru le 2 mars dans l'hebdomadaire indien Himmat. Les réflexions livrées par l'auteur seront peut-être dépassées par les événements au moment où paraîtra ce numéro de la Tribune de Caux. Nous avons estimé cependant que le public francophone devait en prendre connaissance.

«Sortez du Cambodge, ou gare à vous!» dit la Chine au Vietnam. «Sortez du Vietnam, ou gare à vous!», réplique l'URSS à la Chine. «Ne touchez pas à la Chine, ou gare à vous!» font comprendre les Etats-Unis à l'URSS.

Et pourtant le Vietnam, à l'heure qu'il est, est toujours au Cambodge, bien que des rumeurs fassent état du départ de quelques contingents vers la frontière sino-vietnamienne. La Chine n'a pas retiré ses troupes du Vietnam. Et bien que l'Union soviétique n'ait pas jusqu'ici pénétré en Chine, la possibilité d'une extension de la guerre ou de sa nucléarisation a effleuré de nombreux esprits.

Une parcelle de liberté?

Voilà, à l'heure actuelle, la préoccupation première. Mais il n'est pas déplacé de tourner notre pensée vers le petit pays qui semble être, sinon la raison, en tout cas une raison importante, du conflit: le Cambodge. Il n'est pas non plus déplacé de se demander si ce conflit entre la Chine et le Vietnam ne va pas donner au Cambodge une chance inattendue de reconquérir une parcelle de liberté dont son peuple a été déssaisi pendant des années.

Après avoir vu se confirmer les craintes qu'il éprouvait envers la Chine, le Vietnam ne tolèrera sans doute pas au Cambodge un régime qui lui soit hostile et qui soit favorable à

Pékin. Il est tout aussi clair que l'inquiétude de la Chine ne désarmera pas tant que le Cambodge ne parviendra pas à s'assurer une certaine indépendance vis-à-vis du Vietnam (et de l'Union soviétique).

M. Gandhi envisage plusieurs hypothèses, selon que la guerre renforce la position de la Chine ou celle du Vietnam.

Si la situation militaire n'évolue ni dans un sens ni dans l'autre, il n'est pas inconcevable que le Cambodge puisse avoir une petite chance, momentanée ou non, de respirer plus librement. Il n'est peut-être pas totalement fantaisiste d'imaginer un cessez-le-feu sino-vietnamien qui aboutirait d'une part à un retrait total des Chinois du territoire vietnamien et à la mise en place simultanée d'un gouvernement au Cambodge qui soit neutre entre le Vietnam et la Chine.

Un moindre mal

(...) L'éventualité d'un léger accroissement de la liberté au Cambodge, quelque faible soit-elle, ne justifie pas l'intervention de la Chine au Vietnam; cela ne ferait que démontrer qu'un acte de folie peut parfois entraîner un bienfait.

Un certain nombre de Cambodgiens exilés en Europe ont laissé entendre qu'entre le régime de Pol Pot, avec toute la cruauté dont il a témoigné, et les Vietnamiens, dont on dit qu'ils ont la haute main sur leur pays, cette dernière situation est un moindre mal; néanmoins il est clair que ce qu'ils désirent est la possibilité de choisir une troisième solution. Certains Cambodgiens pensent que le prince Sihanouk pourrait encore avoir un rôle à jouer dans la mise en place éventuelle de cette troisième voie.

Sihanouk a été en résidence surveillée pendant toute la période Pol Pot; il a critiqué le gouvernement Pol Pot (...) et s'est opposé à la mainmise du Vietnam au Cambodge.

Toutefois, on a l'impression qu'il est plus facilement accepté par la Chine que par le Vietnam ou l'Union soviétique. Ce qui ferait l'affaire, ce serait un nouveau gouvernement cambodgien plus ou moins toléré par Pékin, Hanoï et Moscou.

Un gouvernement neutre?

Shianouk lui-même a soulevé la question d'une nouvelle commission internationale de contrôle. Ne serait-ce pas pour les Nations Unies ou pour le mouvement des Etats non-alignés, une démarche à envisager?

L'une ou l'autre de ces organisations, ou les deux ensemble, ne pourraient-elles pas étudier la possibilité de mettre en place à Phnom Penh un gouvernement neutre et acceptable dans le cadre d'un accord de cessez-le-feu? Ne pourraient-elles pas aussi concevoir les mécanismes permettant de garantir la neutralité d'un tel gouvernement?

Depuis des siècles, le Cambodge a vénéré le Bouddha. Mais les citoyens de ce pays qui veulent honorer le Compatisant ont dû affronter ces dernières années les balles et les bombes des étrangers aussi bien que le couteau de leurs propres compatriotes. Ils ont dû vivre (ou mourir) sous la férule de Lon Nol ou de Pol Pot. Si la guerre sino-vietnamienne pouvait prendre un tour favorable et si les nations du monde faisaient preuve de compassion et d'intelligence, les Cambodgiens pourraient à nouveau sentir le souffle de la paix et de la liberté dont ils n'ont même plus la mémoire.

L'ALLEMAGNE PLUS PROCHE DE NOUS

L'Allemagne est au centre de l'actualité, sinon politique, du moins humaine et sociale. Le débat ouvert avec la présentation de la série télévisée Holocauste n'est sans doute pas clos. Les quelques pages qui suivent proposent, à notre sens, quelques utiles éléments de réflexion: ils nous aident à saisir le vrai visage de l'Allemagne, une Allemagne qui, ces dernières semaines, est devenue plus proche de nous.

Nous donnons la parole tout d'abord à trois jeunes Français, puis à notre correspondant à Bonn. On trouvera en page 10 et 11 un point de vue sur la pièce Allemagne, qui es-tu? et un récit de son auteur, le Berlinoise Heinz Krieg.

A quoi cela sert-il de parler des horreurs du passé si ce n'est pour dire comment en éviter de nouvelles à l'avenir? La graine de la violence et de la haine est en chacun de nous; la critique, le jugement et l'intolérance sont des tentations faciles pour tout être humain. Peut-on vraiment construire une communauté humaine, en Europe et au-delà, sans que chacun en soit conscient, et s'engage sur une voie de pardon, de réconciliation et d'amour?

Ce sont de telles démarches qui, plus qu'un rapprochement économique, ont créé les liens entre la France et l'Allemagne. C'est aussi sur cette base que je voudrais voir s'édifier nos relations avec les jeunes Allemands pour contribuer à une fraternité profonde entre nos deux pays, en Europe, et la faire rayonner dans le monde.

Claude Bourdin, conseiller agricole, Tours

Le débat faisant suite à la projection du film *Holocauste* a souligné, à mes yeux, l'importance d'oser parler du passé. Mais pas n'importe comment: le faire avec objectivité et réalisme, tout en ayant le cœur ouvert et après s'être dépouillé de toute sentimentalité et esprit de jugement. Les échanges peuvent alors être profonds et aboutir à une vraie compréhension des autres: les jeunes Allemands d'aujourd'hui, la génération de nos parents, français ou allemands.

Mais le débat doit aller plus loin. Si l'étude du passé est utile et importante, elle ne doit pas nous fermer les yeux sur le présent. Elle doit nous amener à nous préoccuper des réalités actuelles comme le sort des travailleurs étrangers dans nos pays, la situation en Asie du sud-

est, les rapports entre pays développés et tiers monde... et à voir quelle y est notre part de responsabilité. On devrait beaucoup plus apprendre à tirer des leçons du passé pour le présent plutôt que de vouloir absolument savoir qui avait plus ou moins tort que l'autre il y a trente ans!

En outre, malgré les très grandes souffran-

ces de part et d'autre, la réconciliation franco-allemande est un fait. Les Français et les Allemands n'auraient-ils pas quelque chose à faire ensemble dans certaines régions du monde où, actuellement, la réconciliation entre ethnies ou pays voisins semble tout aussi impossible qu'entre la France et l'Allemagne il y a trente ans? **Florence Dommel**, secrétaire, Paris

Il y a vingt ans, un geste de réconciliation



Le 20 décembre 1959, un groupe de mineurs de la Ruhr se rendaient au Mont-Valérien, près de Paris, et déposaient une gerbe de fleurs devant la crypte de la «Butte des fusillés», à l'endroit même où, durant la guerre, des milliers de résistants français avaient été exécutés par l'occupant. C'était la première fois que des Allemands venaient accomplir un tel geste à cet endroit. «Les mineurs allemands venus présenter à Paris la pièce *Hoffnung* sous les auspices du Réarmement moral, pouvait-on lire le lendemain dans *Le Figaro*, se conformant aux recommandations qui leur avaient été faites avant leur départ par le chancelier Adenauer, ont manifesté le désir d'accomplir un acte de réparation publique pour les forfaits dont le nazisme s'est rendu coupable.

«Quelques personnalités de la Résistance française, dont Mme Anthonioz, nièce du géné-

ral de Gaulle, et la générale Ely, toutes deux déportées en Allemagne, sont venues les accueillir hier matin au Mont-Valérien.

» Les mineurs allemands ont déposé une gerbe devant la crypte. Sur l'esplanade où se dressera d'ici à quelques mois le grand mémorial à la Résistance française, poursuivait *Le Figaro*, l'auteur de la pièce a déclaré au nom de ses camarades qu'ils reconnaissaient pleinement les responsabilités encourues par le peuple allemand et s'engageaient solennellement à tout mettre en œuvre pour que semblable tragédie ne se renouvelle pas. C'est sur de tels gestes, autant que sur les traités signés par les gouvernements, que repose la réconciliation franco-allemande.

Sur notre cliché: Les mineurs allemands en uniforme se recueillant après avoir déposé leur gerbe. A droite, la générale Ely et Madame Anthonioz.

Un groupe important de jeunes Allemands viendra à Orléans à Pâques.¹ Il y présentera une pièce de théâtre intitulée: *Allemagne qui es-tu?* (voir page 10)

Le message de ces jeunes Allemands peut aussi s'adresser à notre propre pays, car le mal n'investit pas un pays, mais des individus, il n'est pas limité à un caractère national; il dépend des choix que chacun de nous fait ou ne fait pas. Cette pièce correspond donc à la volonté de jeunes Allemands d'accepter leurs pleines responsabilités même pour des faits antérieurs à leur génération, mais aussi de ne pas accepter d'être bridés ou réduits à la médiocrité.

Plusieurs observations sont à faire:

— L'Allemagne et la France ont ceci en commun que toutes deux ont été battues militairement pendant la dernière guerre mondiale. Toutes deux ont eu besoin, pour que leur âme survive, de s'affirmer dans un domaine. Pour l'Allemagne, c'est le domaine économique, seule voie restée ouverte et, pour la France, le domaine politique. Outre les raisons matérielles, ce fait historique nous rapproche beaucoup et détermine, sous des formes différentes, une mentalité assez semblable.

— L'Allemagne et la France sont les deux pays continentaux les plus puissants d'Europe occidentale: la France a besoin d'un partenaire qui, tout en assumant les responsabilités du passé, soit libéré des complexes, qui pense grand et avec audace.

— Les Français ont besoin de voir en face leurs motivations et leur attitude vis-à-vis de l'Allemagne: la crainte, la méfiance, mais aussi l'orgueil et... un peu de jalousie.

— L'Allemagne, en dépit des apparences, est peut-être loin d'être aussi solide dans son âme que dans son économie et ses institutions. L'évolution des esprits chez les jeunes, la dénatalité, peuvent compromettre rapidement ce qui semble être un acquis irréversible.

En tant que jeunes Français, nous souhaitons tenir compte de ces facteurs et édifier avec nos amis allemands des amitiés d'homme à homme et nous engager à former les caractères en prenant en compte des données historiques, les impératifs de l'avenir et notre vocation propre. **Gérard Gigand, Boulogne-Billancourt**

¹A l'initiative de jeunes Français, une rencontre du Réarmement moral se tiendra à Orléans du 13 au 16 avril.

Entre le passé

Bonn, mars 1979 — L'observateur qui, en cette fin d'hiver, regagne l'Allemagne après une certaine absence trouve un pays secoué par son passé et incertain quant à son avenir.

Dans la capitale fédérale, les conversations sont dominées par trois questions se rapportant toutes aux années les plus difficiles de l'histoire allemande: la diffusion à la télévision du film *Holocauste*, qui fait revivre un aspect de l'histoire du nazisme qu'on avait cru pouvoir oublier mais qui, aujourd'hui encore, a le même effet de choc sur les jeunes générations que sur les générations directement concernées. Le problème de la prescription des crimes se rapportant à la dernière guerre, puisque c'est ce printemps que le Bundestag doit décider si ces crimes, et avec eux tous ceux qui ont conduit à mort d'hommes, doivent être exclus de la loi sur la prescription. Enfin, l'élection, au mois de mai prochain, du nouveau président de la République fédérale et les attaques, liées à leur passé politique, dont sont l'objet les différents candidats à ce poste.

Les effets sur l'Allemagne de la projection du film *Holocauste* ont été plus forts encore que ce à quoi s'attendaient les responsables de la télévision. Bien que la troisième chaîne, qui diffusait la série, ait un public moins nombreux que les autres, le nombre de téléspectateurs a augmenté avec chaque épisode pour atteindre le chiffre record de 15 millions. Plus remarquable encore a été l'afflux des appels téléphoniques six jours durant sur les quinze lignes spécialement réservées pour enregistrer les réactions du public. En particulier, le fait que des centaines d'appels et de lettres soient venus d'Allemagne de l'Est (où l'on ne peut pas capter les émissions de la troisième chaîne), a décidé les responsables de la télévision allemande à envisager une nouvelle diffusion de la série, cette fois-ci sur l'antenne de la première chaîne, au cours des prochains mois.

Parmi les questions de fond posées par la projection d'*Holocauste*, il en est une qui revenait constamment dans les appels téléphoniques du public et dans la presse. C'était un véritable cri du cœur de la jeune génération: comment est-il possible que des millions d'Allemands des années trente, bons citoyens, croyants, bien-pensants, n'aient pas su ce qui se passait dans leur propre pays? Et pourquoi ceux qui savaient n'ont-ils pas réagi à temps? Pour avoir été à nouveau posée, et cette fois-ci avec une telle acuité, cette question a creusé davantage encore le fossé entre générations. Plus les jeunes Allemands d'aujourd'hui se sentent éloignés du national-socialisme, plus ils

L'Allemagne n'est pas ce que vous croyez

Voilà un petit livre qui devrait aider beaucoup de gens, surtout en France, à se débarrasser d'un certain nombre de préjugés fort répandus à l'égard de l'Allemagne d'aujourd'hui¹. «L'Allemagne est notre partenaire, notre amie, notre alliée, écrit l'auteur, le professeur Joseph Rován, un des meilleurs spécialistes français de ce pays. Mon essai vise à défendre la République fédérale, à défendre la nouvelle démocratie allemande qui s'est édifiée depuis 1945 contre des attaques injustes, imméritées.»

Dans une série de chapitres brefs où il aborde successivement les questions de la division de l'Allemagne, de son passé nazi, de sa richesse économique, du terrorisme, de ses institutions démocratiques, Joseph Rován fait le point, dissipe les équivoques, encourage ses lecteurs à essayer de sentir ce que les Allemands ressentent, notamment le fait que leur pays est coupé en deux par le rideau de fer (ceux qui l'ont vu savent qu'il s'agit bien d'un mur de béton et de barbelés) et doit constamment se définir par rapport à l'opprobre des douze années de dictature hitlérienne.

«Douze ans seulement», s'exclame Joseph Rován en rappelant que le fascisme n'a pas été inventé en Allemagne et que «son aile a frappé la France au visage» à deux reprises au cours des dernières décennies, en 1940 et en 1958.

«L'Allemagne est donc condamnée dorénavant à porter ce signe de Caïn, écrit-il encore. Mais ce signe-là est-il en fin de compte autre chose qu'une forme particulière d'une marque commune au genre humain? On pourrait même

dire, paradoxalement, que le fascisme ne sera à nouveau un danger présent pour l'Allemagne que si elle oublie son passé fasciste.» Et plus loin: «Au lieu de soupçonner les Allemands, il faut donc nous soupçonner nous-mêmes: c'est là le meilleur moyen, le seul moyen pour qu'ils ne cessent de se méfier, eux aussi, de ce qui chez eux a produit Hitler et pourra... produire un jour une autre figure du Mal.»

D'autres formules, au cours des pages, font réfléchir et méritent d'être retenues. Sur la richesse économique allemande: «Elle est un des éléments essentiels de la stabilité mondiale, occidentale en premier lieu, mais aussi du système encore plus étendu qui englobe à la fois l'Occident et l'empire soviétique.» Sur le terrorisme: «Le malheur, pour les nouveaux révolutionnaires, c'est que la grande majorité de leurs concitoyens n'a pas du tout conscience de vivre dans un monde de terreur.»

Très importantes aussi sont les pages consacrées à la Cour constitutionnelle de Karlsruhe, pièce maîtresse des mécanismes de défense de la démocratie, qui n'est pas l'équivalent de notre Cour de Sécurité de l'Etat et qui peut être saisie directement par n'importe quel juge inquiet de la constitutionnalité d'une loi qu'il est en train d'appliquer ou par n'importe quel citoyen, groupe de citoyens ou association, soucieux de protéger leurs droits.

Ph.L.

¹ Joseph Rován: *L'Allemagne n'est pas ce que vous croyez* — Ed. du Seuil, 1978, 110 p.

et l'avenir

jugent avec sévérité les actes — ou la passivité — de ceux qui les ont précédés.

La question de la prescription — qui intervient normalement au bout de trente ans — est évidemment liée à ce même problème. Il y a dix ans déjà, le vote de la loi sur la prescription des crimes de guerre avait été ajourné, d'une part à cause des pressions exercées par l'opinion mondiale et d'autre part parce que beaucoup d'Allemands pensaient qu'un certain nombre de criminels se cachaient encore et devaient être amenés à expier leurs crimes. En fait, cet ajournement n'a permis d'ajouter que trois cas — dont un seul a abouti à une condamnation — à la liste interminable des procès pour cri-

la guerre. Ces attaques ayant fait long feu, les ennemis de M. Carstens en déclenchèrent de nouvelles, menaçant par leurs querelles partisans la position d'autorité morale conférée au poste de président de la République par les auteurs de la constitution.

On parle donc beaucoup du passé, à Bonn. Mais l'avenir pose aussi d'énormes problèmes aux dirigeants de la République fédérale. Je me trouvais l'autre jour dans le bureau d'un important groupe d'avocats d'affaires et l'agitation y était telle que j'ai demandé ce qui se passait. « Les avocats du groupe, me répondit-on, sont réunis en « état major de crise ». Quelques-uns de nos plus gros clients ont investi des milliards de marks en Iran et ils nous demandent conseil pour savoir ce qu'ils doivent faire. » En effet, le changement de régime en Iran n'est pas une petite affaire pour l'industrie allemande. En 1974, par exemple, le groupe Krupp avait vendu le quart de ses

patronat allemand et mettant en doute la constitutionnalité d'une loi imposant la cogestion à toute entreprise employant plus de cinquante personnes. Bien que ce projet de loi eût été finalement voté par les deux grands partis du pays, les représentants du patronat estimaient que les droits des propriétaires d'entreprises étaient lésés. Tout en rejetant ce recours, la Cour constitutionnelle, dans son verdict, a défini très clairement les droits et les responsabilités des différents partenaires sociaux. Voilà un jugement qui pourrait contribuer à rétablir la confiance qui régnait encore il y a quelques années entre le gouvernement, les organismes patronaux et les centrales syndicales.

Quelle est, aujourd'hui, la vraie Allemagne ?

Est-ce celle qu'incarnent le chancelier Schmidt et la puissance économique étonnante de la République fédérale ? Est-ce celle des jeunes contestataires qui continuent à être actifs, même s'ils ne sont plus en mesure d'organiser des actions terroristes aussi spectaculaires que dans les années 1975 et 1977 ? Ou est-ce une toute nouvelle génération qui ne s'intéresse ni aux slogans de l'après-guerre ni à ceux des années soixante, mais qui cherche des voies nouvelles vers le changement ?

Malgré la tendance des médias à se concentrer sur les événements les plus dramatiques, le fait important, alors que l'Allemagne fédérale marque le trentième anniversaire de sa fondation, réside dans l'existence de forces d'intégration qui sont en train de donner une base stable à la démocratie allemande. Le chancelier lui-même y contribue en s'appuyant sur un parti de gauche tout en menant une politique qui lui vaut souvent les suffrages du centre et même de la droite. D'autres forces d'intégration agissent au sein des partis politiques, des églises, des syndicats et même des universités.

Parmi ces forces se trouve certainement le groupe de jeunes qui ont mis sur pied *Allemagne, qui es-tu ?* Ceux-ci mettent en valeur trois éléments très nécessaires à la situation allemande d'aujourd'hui : l'un de ces éléments est l'humour avec lequel ils évoquent ce qu'ils considèrent être les faiblesses du caractère allemand. Cette évocation est si bien faite que n'importe quel citoyen d'un autre pays se sent immédiatement encouragé à se livrer au même genre d'autocritique à l'encontre de son propre caractère national. Le deuxième élément est une analyse du passé qui conduit à la conclusion qu'un passé sombre, s'il est compris et pardonné, peut être utilisé pour forger un avenir nouveau et différent. Enfin, ils ont pris conscience qu'il faut se tourner vers l'extérieur pour être à même de résoudre ses propres problèmes. Si ces jeunes Allemands réussissent à transmettre leurs convictions à ceux de leur génération, ils auront fait un beau cadeau d'anniversaire à leur pays.

Pierre Spoorri



A gauche : M. Karl Carstens, président du Bundestag. A droite : La salle de séances du Parlement fédéral allemand à Bonn.

mes de guerre intentés depuis la fin du conflit.

Il n'en reste pas moins que le problème de la prescription soulève des tempêtes à l'intérieur du pays comme à l'étranger. En Allemagne même, le débat oppose ceux qui pensent que le moment est venu de pardonner et de se tourner vers l'avenir et ceux qui veulent aller jusqu'au bout de leurs exigences de châtement et de revanche.

Les deux mêmes camps se retrouvent face à la question de l'élection du futur président de la République fédérale. Il y a six mois, lorsque fut mentionnée pour la première fois l'éventuelle candidature du professeur Karl Carstens, président du Bundestag, une source inconnue lâcha l'accusation selon laquelle il avait été membre du parti national-socialiste. Heureusement pour lui, le libéral Walter Scheel, président sortant et éventuel candidat à la réélection, eut le courage d'admettre qu'il avait été, lui aussi, membre du parti nazi avant

actions aux Iraniens pour la coquette somme d'un milliard et demi de marks. Que vont faire les nouveaux dirigeants de Téhéran de leur participation au capital de ce géant de l'industrie allemande ?

Le problème de l'énergie se pose également en termes de plus en plus aigus. Avec une jeune génération le plus souvent opposée au nucléaire et avec des fournisseurs de pétrole, la Lybie et l'Iran notamment, qui veulent maintenant utiliser leur position de force pour imposer certains choix politiques, les responsables de l'industrie ont de quoi s'inquiéter. Les hommes politiques, en tous cas ceux qui sont au pouvoir, semblent se complaire dans des pronostics optimistes. Mais l'homme de la rue a peur.

Alors que ces crises successives ébranlent l'opinion, la Cour constitutionnelle de Karlsruhe vient de publier un verdict plein de bon sens. Il s'agissait d'un recours introduit par le

Le Réarmement moral pour quoi faire ?

Deuxième partie

Dans un précédent article¹, nous avons rassemblé sous trois titres ce qui, selon nous, caractérise le Réarmement moral: un engagement total de la personne, une prise en charge du monde dans lequel nous vivons, un combat pour l'âme des autres. Nous abordons aujourd'hui ce troisième volet.

Notre vie durant, nous exerçons tous, en tant qu'individus, une influence sur les autres, en bien et en mal, et nous sommes influencés. L'éducation, la formation professionnelle, les médias, les joies et les épreuves que nous rencontrons, le frottement avec autrui, le brassage de la société, tout cela modifie le comportement de chacun de nous et nous pouvons tous dire qu'en différentes circonstances nous avons appris quelque chose à ceux que nous côtoyons et nous les avons peut-être aidés à modifier leur comportement. Nous avons tous convaincu autrui, parfois, de la justesse de nos arguments. Nous les avons peut-être fait changer d'avis. Mais pouvons-nous aller plus loin? Pouvons-nous, consciemment mais humblement, amener d'autres personnes jusqu'au point où se déplace le centre de gravité de leur existence, où le désintéressement l'emporte sur l'égoïsme et l'orgueil, où leur ameublement intérieur se transforme?

Nous ne pouvons pas «changer» les gens. Cela n'est pas de notre ressort. Mais, comme nous l'avons déjà dit, notre humble ténacité et notre amour authentique pour des personnes précises peuvent être utilisés par Dieu pour produire ce changement.

Cette expérience qui passe d'un homme à l'autre était pour Frank Buchman l'essentiel de ce qu'il voulait transmettre aux générations suivantes et «la forme la plus élevée de service civique». Sans cela, pensait-il, nous ne faisons strictement rien. Les bons sentiments, les belles phrases, les exhortations avaient à son sens autant d'effet que le contenu d'un collyre dispersé du troisième étage sur une foule atteinte de conjonctivite. Pour guérir un œil malade, il s'agit d'appliquer le médicament au bon moment, au bon endroit, et selon le dosage adéquat. C'est là le cœur du Réarmement moral. Nous dirons même: sa raison d'être.

Certaines personnes se méprendront sur ce que nous venons de dire, pensant que, par là, nous condamnons ou sous-estimons les autres retombées de l'action du Réarmement moral. Pour quelques-uns, cette action consiste d'abord à faire correctement son travail, à y

exceller. Pour d'autres, c'est servir efficacement sa commune, son pays, son parti ou son Eglise. Pour d'autres, c'est participer au combat écologique, à la lutte contre l'immoralité ou contre la faim. Pour d'autres encore, c'est travailler à la concertation dans le domaine social. Tous ces projets, ces intentions sont louables et nécessaires.

Mais ne devons-nous pas, au milieu de toutes ces tâches, voir avant tout les hommes qui nous sont confiés et faire en sorte qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, qu'ils se dépassent? Se consacrer à des projets, c'est faire œuvre nécessairement éphémère. Bâtir sur des hommes, c'est laisser une trace indélébile.

Nous avons à faire, là, non pas à une technique, mais à un art, ce qui suppose avant tout une prédisposition, une sensibilité aux besoins des autres; mais cet art, comme tous les autres, peut s'acquérir et s'affiner. Frank Buchman et ses amis nous ont laissé, dans ce domaine, quelques clefs que nous résumons en cinq points:

— D'abord, je dois apprendre à jeter un **regard neuf** sur mon entourage: mon conjoint, mes enfants, mes parents, mes voisins, mes collègues de travail et, plus loin, les dirigeants de mon pays. Attentif que j'étais à ce que je désirais d'eux ou même, parfois, à ce que je pouvais leur extorquer, n'ai-je pas perdu de vue qu'ils avaient une destinée propre et que je pouvais les aider à la découvrir et à l'accomplir? Ce sont des lunettes toutes neuves que je dois mettre sur le nez: ce gouvernement que je critique, ce concurrent que je méprise, ai-je jamais imaginé qu'avec l'aide de Dieu, l'aide des autres, peut-être la mienne, ils pourraient changer d'attitude, servir mieux l'intérêt général?

A Caux, centre de conférences du Réarmement moral, un prêtre constatait un jour avec beaucoup d'humilité: «Je vois maintenant ce qui est nécessaire dans l'équipe de prêtres dont je fais partie. Trop facilement, nous nous acceptons les uns les autres comme nous sommes: un tel est, par nature, paresseux, tel autre quelque peu égoïste... Vous nous montrez comment agir davantage les uns sur les autres.»

Cette nouvelle façon de voir ne s'applique pas seulement à notre vie personnelle. Imaginons un instant ce qui pourrait se passer dans la vie politique et sociale d'un pays si nous cherchions à voir dans l'autre non pas ce qu'il est aujourd'hui, mais l'homme qu'il peut devenir.

— Après ce premier regard, ce regard rénové, j'ai besoin de **discernement**. Je dois et je puis apprendre à lire les hommes, à déceler leurs points forts, leur potentialité, tout comme les failles de leur caractère.

Dans ce domaine, que ne devons-nous pas à Frank Buchman de nous avoir appris à nous mettre à l'écoute!

Écoute des autres, bien sûr, mais aussi écoute de Dieu, de notre voix intérieure, qui peut nous apprendre beaucoup sur les besoins spirituels et moraux de ceux qui nous entourent. «L'esprit de l'homme, affirmait Buchman, peut recevoir de l'Esprit de Dieu des indications claires, exactes et appropriées.»

— L'étape suivante, qui jaillit souvent de l'écoute, c'est la **stratégie**. Un mot dit au bon moment vaut souvent mieux qu'une longue conversation. «Une chevronnée, suggérait Buchman, a plus de chance de pénétrer qu'un ballon.» L'important n'est pas tant ce que je dis, mais ce qui peut se passer chez mon interlocuteur quand je m'arrête de parler! Et souvent, aussi, ce qu'il me confie a plus de valeur que tout ce que je pourrais lui raconter.

Stratégie ne veut pas dire machiavélisme. L'amitié que nous donnons aux autres doit rester désintéressée. Comme le dit le Père Loew ², «[elle] n'est pas un *truc* pour *refiler* la Parole (...). L'amitié est vécue pour elle-même, totalement: elle a sa valeur divine et sa propre finalité; elle a atteint son but, l'amour mutuel de deux êtres, même si l'un d'eux n'arrive jamais à se savoir fils de Dieu.»

Il s'agit surtout que j'essaie de faire pas à pas pour l'autre ce qui m'est demandé au plus profond de moi-même: un jour ce peut être d'aller à sa rencontre, une autre fois, au contraire, d'attendre, très longtemps s'il le faut, qu'il se manifeste; ce peut être une attention particulière, une prière, ou une lettre longuement réfléchie... La seule limite est celle de mon étroitesse d'esprit et de mon conformisme.

Cela signifie aussi que je sois prêt, au bon moment, à témoigner de ma foi, de mes découvertes, de mes difficultés. Et, tout au long de cette étape importante, me rappeler que je ne suis qu'un instrument, et que je suis loin d'être le seul. Je ne compte pas. Attirer les gens à moi retarde le changement plus que cela ne l'accélère. Je dois penser avec imagination à toutes les autres personnes qui peuvent utilement intervenir. Et aussi à toutes les expériences libératrices qu'ont pu faire certains de nos contemporains et dont le récit pourrait être stimulant. Frank Buchman avait le don d'émailler ses discours et ses conversations de récits porteurs d'espérance.

Coup de pouce

— L'étape suivante, la plus délicate, c'est la **décision**. Une volonté ne se transforme vraiment qu'à coups de décisions. Nous le voyons de la façon la plus manifeste chez nos enfants. Lorsqu'ils «essaient de faire mieux», nous savons qu'il n'y a guère d'illusions à se

faire. Quand ils «décident», c'est autre chose.

Bien que souvent je n'aie pas aimé cela sur le moment, je me rappelle aujourd'hui avec reconnaissance les amis qui, au moment opportun, m'ont donné le coup de pouce nécessaire et m'ont aidé à prendre des décisions concrètes lorsque j'hésitais à m'excuser de mes torts, à pardonner, à rompre avec le passé...

Ainsi, sachons aussi prendre nos amis par la manche, et ne laissons pas échapper les occasions qui se présentent. Il n'est certes pas facile de discerner ces occasions. Elles sont rares. On risque de pousser trop fort, de brusquer au mauvais moment. Mais un de mes plus grands regrets est d'avoir laissé des hommes prendre la mauvaise route alors qu'ils demandaient, gauchement, imperceptiblement, mon aide.

Nous ne pouvons pas non plus décider pour les autres ou nous immiscer dans le secret de leur cœur, mais la formule du Père Loew nous aide à entrevoir le sens de notre intervention: «Rendre quelqu'un davantage une personne, c'est l'aider à s'élargir dans trois dimensions: prendre par lui-même, de plus en plus, des décisions qui l'engagent; avoir avec les autres des rapports vrais, c'est-à-dire tout à la fois être humble et bien tenir sa place; s'ouvrir à des réalités absolues et transcendantes.»

Jusqu'au bout

— Les décisions sont parfois difficiles à tenir, nous le savons. Que va-t-il se passer, quand, après l'envoiee, l'extase d'un moment, nos amis redescendent dans la plaine du quotidien? C'est là qu'ils ont le plus besoin de notre amitié. L'ordre du jour est à la **persévérance**. De même qu'au tennis ou au golf la trajectoire de la balle dépend de la façon dont nous parachevons le mouvement du corps, la décision morale ne prend tout son effet que si elle est accompagnée jusqu'au bout. Lorsque nous avons aidé quelqu'un à prendre les décisions qui s'imposaient, nous avons pris une responsabilité pour la vie. Sinon, nous abandonnons bien des gens au bord du chemin.

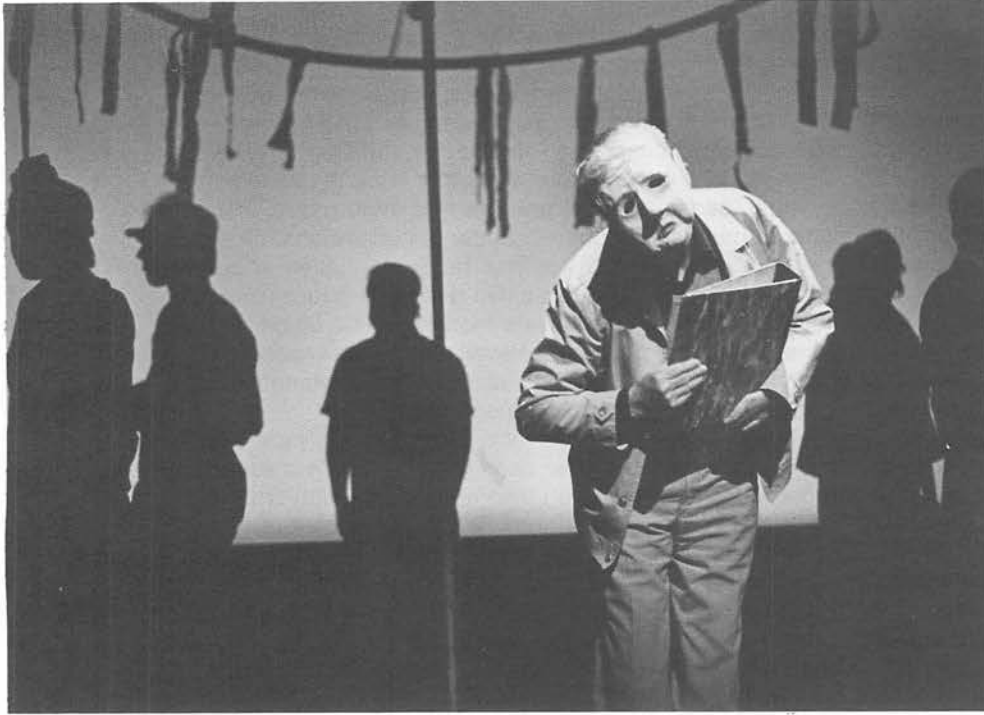
A ces quelques réflexions, il faudrait en ajouter bien d'autres. Chacun les complètera par sa propre expérience mais il est certain que le monde auquel nous convie Frank Buchman est bien différent de la vie ordinaire, des amitiés superficielles. Un monde encore peu exploré.

Nous terminerons en citant un homme que Buchman a su sortir du monde de ses livres, qu'il a fait descendre dans l'arène et dont la philosophie, devenue très concrète, profondément humaine, a contribué à donner une raison de vivre à beaucoup de ses contemporains. «Mon unique ambition, a écrit Théophile Spoerri, est d'être un grain de blé qui soit broyé en farine entre les puissantes meules de Dieu — le monde et la grâce — pour devenir le pain des multitudes.»

Jean-Jacques Odier

¹Tribune de Caux N° 89, mars 1979.

²Comme s'il voyait l'invisible, Ed. du Cerf.



Des masques révélateurs: une scène du spectacle «Allemagne, qui es-tu?»

Le spectacle «Allemagne, qui es-tu?» à Orléans le 14 avril

Le 14 avril prochain, à 20 h. à la salle du Baron, à Orléans, la pièce *Allemagne, qui es-tu?* dont nous avons parlé plusieurs fois dans ces colonnes (voir la Tribune de Caux N° 71, septembre 1977), sera présentée par les jeunes Allemands qui viennent participer aux journées du Réarmement moral organisées durant le week-end de Pâques. Ce sera la première représentation en France de cette pièce.

C'est en exhibant des masques que les personnages de la pièce *Allemagne, qui es-tu?* interpellent leur auditoire et le forcent à se poser la question de leur identité. C'est là un des aspects les plus originaux de ce spectacle conçu par un ménage berlinois, M. et M^{me} Krieg, et monté par un groupe d'une cinquantaine de leurs compatriotes, venus des quatre coins du pays. Malgré le paradoxe apparent, les masques que nous portons en telle ou telle circonstance ne révèlent-ils pas le plus souvent nos traits de caractère propres et ceux du peuple auquel nous appartenons? Au fur et à mesure que progresse la représentation, les masques tombent l'un après l'autre et le spectateur découvre l'Allemagne et avec elle un peuple attachant, riche d'une grande culture et d'une grande tradition, mais aussi une génération qui a le courage de se tourner vers son passé, vers tout son passé et de se poser la question de sa destinée.

«M. et M^{me} Krieg ont été bien inspirés d'écrire *Allemagne, qui es-tu?* au moment où

ils l'ont fait, disait récemment dans une lettre à un ami français un étudiant berlinois. Le grand débat sur le passé allemand semblait alors presque terminé et l'on ne prêtait plus guère attention aux tristes pages de notre histoire. Mais depuis quelques semaines, depuis la projection du film *Holocauste* à la télévision allemande, le débat sur les événements qui se sont déroulés de 1933 à 1945 a repris de plus belle.»

Curieusement, l'auteur de ces lignes estime que ce débat n'a pas été utile. Il écrit en effet qu'il a surtout «renforcé» la ligne de démarcation entre ceux que l'on considère comme coupables et ceux qui se sont fixé pour tâche de débusquer les coupables», que la vague de réactions qui a déferlé sur le pays «n'a pas permis à ceux qui auraient pu le faire de faire acte de repentance, car les paroles qui auraient pu amener la guérison n'ont pas été prononcées.» Mais lorsqu'il évoque les âpres discussions qui se sont déroulées au sein de sa propre famille, avec ses parents, qui ont vécu cette période, et avec ses frères aînés nés pendant la guerre, on

se rend compte que ce grand débat a été ô combien! utile et nécessaire. «Nous avons parlé de culpabilité historique, écrit-il, de la dette¹ que peut contracter tout un peuple. Mes parents ne savaient guère qu'en penser jusqu'au moment où nous avons parlé de culpabilité personnelle. Je sentais, quant à moi, combien l'une et l'autre sont liées, combien, dans les deux cas, il est difficile d'accepter le pardon. Car si l'on n'arrive pas à faire une telle expérience à titre personnel, il est exclu que cela soit envisageable pour un peuple tout entier.»

Le personnel et le national

Sans faire choc, sans plonger le spectateur dans le monde d'horreur que fait vivre *Holocauste*, l'œuvre de M. et M^{me} Krieg va plus loin que la série américaine, et ceci pour deux raisons: d'une part, elle aborde *tout* le passé allemand, et pas seulement cette tranche de douze années terribles. Elle encourage les Allemands à puiser dans les siècles d'histoire les éléments qui leur permettront de voir clair, de surmonter, de trouver les antidotes. Alors que l'Allemagne en tant que nation est étrangement absente du film *Holocauste* où l'on ne voit que bourreaux nazis et victimes juives, elle est très présente dans *Allemagne, qui es-tu?*: paysages, musique, évocations historiques, scènes humoristiques raillant le caractère allemand.

D'autre part la pièce lie la question du passé à celle de l'identité et de la destinée.

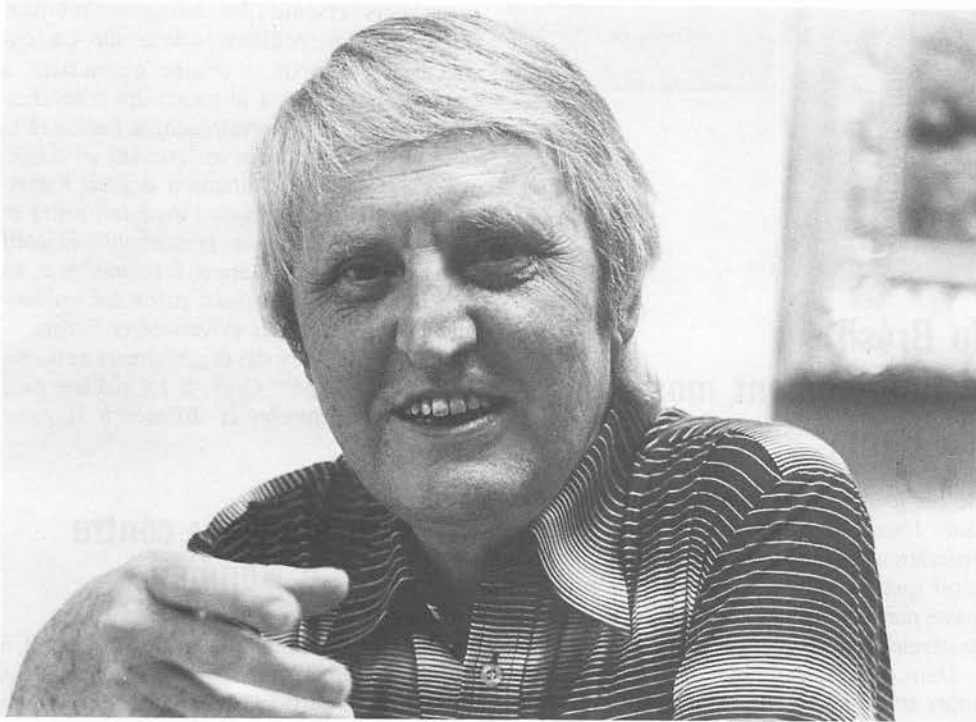
Aucun de nous ne peut être au clair sur sa destinée s'il n'a pas regardé son passé en face et s'il n'a pas, comme l'écrivait notre jeune correspondant allemand, accepté le pardon pour les fautes du passé et compris qu'en matière de culpabilité, le personnel et le national sont liés. C'est là la leçon très forte que nous enseigne *Allemagne, qui es-tu?*

«A regarder *Holocauste*, écrivait dans *Le Monde* du 13 février dernier l'historien Joseph Rovin, tout être humain, qu'il fût français ou allemand, ne devrait ressentir qu'un immense besoin de pénitence et de contrition, un immense besoin de demander pardon aux victimes en luttant aujourd'hui contre tout ce qui renouvelle chaque jour leur martyre.»

A regarder *Allemagne, qui es-tu?* pourrait-on aussi dire, chacun de nous est amené à mieux comprendre l'Allemagne, à l'aimer et à concevoir un espoir nouveau pour son avenir. De plus, il est mis au défi de repenser, pour lui-même et pour son pays, la question de sa propre identité.

Philippe Lasserre.

¹ En allemand, le mot *Schuld* veut dire tout à la fois dette et culpabilité.



Heinz Krieg : Trois hommes qui attendaient quelque chose de moi

Heinz et Gisela Krieg, qui ont écrit et monté Allemagne, qui es-tu ?, ont connu les années difficiles de la guerre. Lui est professeur de dessin dans un lycée berlinois. Il a été officier pendant la guerre, blessé sur le front russe et a ressenti profondément la défaite de son pays. Elle a fait de l'art dramatique et a été une collaboratrice précieuse au côté de son mari dans la création et le lancement de leur pièce. A l'occasion de leur trentième anniversaire de mariage, au lendemain d'une représentation de leur pièce sur la scène de Caux, M. Krieg a évoqué les différentes étapes de sa vie qui l'ont conduit à trouver son engagement actuel.

Nous avons tous rencontré dans notre jeunesse des professeurs qui ont profondément marqué notre vie parce qu'ils avaient des conceptions très arrêtées et qu'ils essayaient de les faire passer dans leur enseignement. En 1936, mon professeur d'histoire et d'allemand était de cette espèce. Il portait au revers de son veston l'insigne d'un parti, le parti national-socialiste allemand. C'était un homme très bien entraîné. Il avait écrit un manuel d'histoire allemande qui était obligatoire dans tout le pays. Il ne se contentait pas de nous faire des exposés sur les théories du national-socialisme. Nous avions aussi de longues discussions sur toutes sortes de sujets. Tout ce qu'il nous faisait faire nous passionnait. Il s'était fait aimer

de nous, car il avait su abattre la barrière qui se dresse si souvent entre enseignant et enseignés. Nous nous serions jetés au feu pour lui. Nous voulions tous devenir comme lui. Beaucoup plus tard seulement je me suis rendu compte que c'était lui qui m'avait entraîné dans le national-socialisme. A cette époque, j'avais seize ans. A la fin de la guerre, à vingt-cinq ans, je me suis retrouvé totalement vide. Tout s'était effondré. La vie n'avait plus de sens.

Je me suis mis à la recherche de ceux qui pourraient me prouver que la vie valait la peine. Un jour, je rencontrai un homme qui avait passé de longues années dans un camp de concentration. Il était communiste et occupait depuis 1945 un poste important dans la ville où

j'habitais, comme représentant du gouvernement de la province. Soldat démobilisé, j'étais pratiquement sans le sou. Les bourgeois de la ville, qui n'avaient pas autant souffert, avaient tout et ne partageaient rien. Je m'adressai donc à cet homme pour obtenir de l'aide, et en particulier un poêle et du bois, car je ne tenais pas à mourir de froid. Nous avons bavardé un moment, puis il a pris son téléphone et s'est occupé de mon cas. Le surlendemain, j'avais un poêle, du bois et tout ce qu'il me fallait. Un peu plus tard, à l'approche de Noël, je n'avais de nouveau pas grand chose à manger. Un soir, au retour d'une promenade, je trouvai un gros paquet accroché à la poignée de ma porte. Il était plein de vivres et venait de la part de cet homme, avec ses meilleurs vœux. Lorsque nous nous revîmes, il me fit une proposition : « Tu devrais écrire des articles. Tu pourrais aller à Berlin-Est pour tes études. On te donnerait une bourse. » Tout cela me plaisait beaucoup.

Un petit livre

Je me suis mis à gagner ma vie en dessinant des portraits d'enfants. « Le portrait de votre fils en une heure ! » Je fis une petite exposition dans une librairie et je reçus de nombreuses commandes. Je gagnais bien, mais cet argent allait bientôt perdre toute sa valeur à la dévaluation de 1948. Un jour, un homme à qui j'étais allé livrer le portrait que j'avais fait de ses enfants m'invita à entrer chez lui pour une tasse de thé. Nous avons parlé de la guerre. Puis il a tiré un petit objet de sa poche et m'a dit : « Sans ce petit livre, les choses auraient mal tourné pour moi. » C'était un Nouveau Testament. J'ai eu un choc en découvrant que cet homme mûr et « normal » lisait la Bible ! Nous l'avions bien à la maison, la Bible, mais elle ne quittait jamais sa place dans notre bibliothèque. Le petit livre de cet homme, cela se voyait, était tout usé à force d'avoir été lu. J'étais d'autant plus intrigué que mon interlocuteur ne jetait pas de regards exaltés vers le ciel et ne parlait pas avec un ton spécial dans la voix. Je ne pus m'empêcher de le comparer au communiste qui m'avait tant aidé et tant promis. L'un m'offrait la Bible, la vérité ; l'autre des biens matériels. Je me suis dit que cela vaudrait la peine d'essayer et je me suis mis à lire la Bible. C'est ainsi que j'ai décidé de vivre en chrétien.

Cette période de l'après-guerre a été pour moi la croisée des chemins : j'avais rencontré des hommes mus par une idée, qui poursuivaient un plan et qui attendaient quelque chose de moi.

Le primat du Brésil ouvre une conférence du Réarmement moral à Salvador de Bahia

Un théâtre aux lignes audacieuses dont l'auvent démesuré étend son ombre dense sous le soleil tropical, une place grouillante de cette négritude caractéristique de la population de Bahia, une ville enchantée, mélange de béton vertical, de baroque portugais et de paillettes africaines, tel est le cadre où s'est déroulée le 11 mars devant sept cents personnes la session de clôture de la conférence de Salvador.

Il s'agit d'un culte œcuménique.

Mais nous assistons à une extraordinaire démonstration du dynamisme irrépensible d'une nation.

La Bible ouverte pour nous rappeler ce qui nous unit tous, les chants grégoriens exécutés par un chœur de jeunes formés dans la tradition bénédictine, des danses classiques, des lectures allant du Véda à saint Jean de la Croix, les prières des participants en des langues multiples, et au milieu de ce débordement de vie et de couleur, la voix puissante d'un cardinal qui veut faire entendre son message pour tout un continent.

Don Avelar Brandão Vilela, primat du Brésil, croit au Réarmement moral. Lors de la séance d'ouverture le 6 mars, il l'avait dit à toute sa ville, à tout cet Etat de Bahia, l'un des plus peuplés du Brésil, à tout ce continent latino-américain: «Le Réarmement moral met l'accent sur les valeurs éthiques comme force propulsive du progrès intégral. Il veut provoquer une révolution de l'amour, prétendant, sans outrecuidance ni orgueil, jeter les fondements d'une nouvelle civilisation.»

Le thème de la «réconciliation», adopté pour cette conférence de Salvador, correspond à un besoin de ce continent. Une importante délégation de syndicalistes chiliens, qui voient dans le Réarmement moral «la seule autre voie possible» pour leur pays, des représentants d'autres pays de l'Amérique espagnole et, du Brésil, des industriels et de simples ouvriers. Comment jeter des ponts entre ces hommes, comment animer ces communautés, comment donner une nouvelle motivation de l'éducation

de ces jeunes, telles sont les questions débattues. Jones Santos Neves, directeur de la Confédération nationale de l'Industrie du Brésil, croit que l'avenir de l'économie de son pays passe par de moyennes entreprises, permettant le développement de justes rapports humains.

Dans cet Etat de Bahia, où la famille a toujours été disloquée, la réconciliation devenait surtout réalité pendant ces cinq journées quand on entendait maris et femmes, enfants et parents se retrouver dans le pardon.

Michel Sentis

L'Angleterre multiraciale

«Quelle que soit sa culture, chacun peut jouer un rôle dans la création d'une société nouvelle», a dit Monsieur Shukla, président du comité pour l'harmonie interraciale à Newcastle (voir aussi *Tribune de Caux*, N° 78, avril 1978) au cours d'un colloque qui a rassemblé

deux cents personnes des communautés britannique, asiatique et africaine de la ville. Un conducteur d'autobus, d'origine ougandaise, a raconté que grâce à la générosité d'un chef-cuisinier d'un hôtel londonien, sa famille réfugiée avait eu à manger en arrivant en Angleterre. «Ce genre d'attention a guéri l'amertume que la discrimination avait fait naître en moi.» Lady Chapman, personnalité du parti conservateur, a fait appel à l'humilité et au repentir nécessaires pour guérir les ressentiments que créent les privations et l'exploitation. Une interview des organisateurs de la rencontre, M. et M^{me} Gray, a été publiée dans *l'Evening Chronicle*, et diffusée à la radio locale.

Un nouveau centre à Bombay

Dans la maison du Réarmement moral à Boulogne-Billancourt, quelque soixante-dix convives ont participé à un dîner de spécialités indiennes donné au profit du nouveau centre de Bombay. Cette soirée aura permis d'envoyer environ 4000 FF en Inde. M^{lle} Eliane Maillefer, qui vient de passer près d'un an dans ce pays, a évoqué les initiatives qui ont permis de réunir déjà l'équivalent de 520000 FF sur les 660000 nécessaires; un ouvrier du textile de Bombay a notamment fait une collecte dans la cité qu'il habite; une famille a renoncé à un voyage d'agrément pour faire un don. Ce centre servira de relais à tous ceux qui ont commencé à appliquer les idées du Réarmement moral et veulent les faire partager à leurs amis.



Le nouveau centre du Réarmement moral à Bombay comprend les deux étages inférieurs de ce bâtiment. Il s'ouvrira en principe au mois d'août.

La «rencontre des familles» qui aura lieu à Caux du 26 juillet au 2 août suscite déjà dans différents pays d'Europe et en Amérique un grand intérêt, d'autant plus qu'elle intervient précisément en cette année proclamée «Année internationale de l'enfant». Des groupes de réflexion se sont réunis ou s'appêtent à se réunir notamment à Berne, Shorndorf (près de Stuttgart), La Haye, Paris, Lyon, Grenoble et Orléans pour se préparer à cette session et pour travailler à la diffusion de l'invitation dans leur région. A Sheffield, quelques mères de famille ont suggéré à leur radio locale d'organiser un programme qui pourrait s'intituler «Familles sur les ondes». D'autres initiatives ont été prises pour alerter les mouvements familiaux.

Les thèmes suivants ont été proposés pour les journées de Caux :

La famille en question(s)

— Qui doit être responsable de l'enfant en dernier ressort: les parents, l'école, l'Etat ... ?

— La communication — à la table de famille et à la table de conférences.

— Le pourquoi du mariage, des enfants.

— Autorité, discipline et liberté.

— Quel sens donner à sa vie ?

Pour aider les familles à se mettre dans l'esprit de la rencontre de Caux, même celles qui ne pensent pas pouvoir y participer, la *Tribune de Caux* a préparé le questionnaire que voici. Il peut faire l'objet d'un jeu, chaque membre de la famille — à partir de dix ans, peut-être — étant invité à préparer seul ses réponses avant de les comparer —

s'il le désire — à celles des autres. Le résultat pourrait être instructif.

Nous ne demandons pas à nos lecteurs de nous envoyer leurs réponses! Mais si vous avez des suggestions à faire sur le prolongement éventuel de ce questionnaire ou d'autres idées permettant d'approfondir la préparation de la rencontre des familles et d'en élargir l'audience, n'hésitez pas à nous écrire. Nous avons conscience d'ouvrir là un débat de toute importance pour notre société. Car, comme le souligne le programme imprimé de la rencontre, la famille reflète en miniature les problèmes de la société. C'est donc avant tout à l'échelon familial que les peuples apprendront l'art de vivre ensemble.

Les programmes imprimés peuvent s'obtenir en écrivant à nos adresses.

1. Laquelle de ces expressions décrit le mieux le régime qui règne dans notre famille?

- Anarchie
- Libéralisme éclairé. En d'autres termes, moi d'abord.
- Démocratie et participation
- Dictature
- Séparatisme

2. Si c'est la dictature

- ai-je tenté d'y remédier?
- m'y suis-je résigné pour la vie?
- est-ce moi le dictateur?

3. Si nous pensons que c'est la démocratie, comment prenons-nous nos décisions?

- suivant l'humeur
- par une large consultation
- les parents décident

4. Comment fais-je comprendre aux autres ce que je ressens:

- en haussant légèrement le ton?
- en haussant vigoureusement le ton?
- par les larmes?
- en ressuscitant de vieux griefs?
- en me cantonnant dans un silence anormalement prolongé?
- tout naturellement?

5. Trouvons-nous le temps de parler ensemble d'autre chose que du programme du dimanche ou des prochaines vacances?

- suivant le sujet
- régulièrement et de tout
- rarement et difficilement

6. Qu'est-ce que je voudrais voir changer le plus chez les autres membres de ma famille?

7. Qu'est-ce que les autres membres de ma famille voudraient voir changer le plus en moi?

8. Qui doit faire les travaux du ménage? Qui *fait* les travaux du ménage?

9. Est-ce que l'invité, le parent, le voisin, l'étranger, le député, trouvent naturellement leur place dans notre famille — dans nos préoccupations et à notre table?

10. Est-ce que Dieu trouve naturellement sa place chez nous? Peut-il nous parler à n'importe quel moment sur n'importe quel sujet relatif à notre vie familiale?

11. M'arrive-t-il de demander pardon quand ça me coûte?
 chaque fois (presque) non si je peux l'éviter jamais

12. Comment résolvons-nous nos conflits, petits ou grands?

- en espérant que le temps arrangera tout
- en cherchant honnêtement à aller au fond des choses
- en évitant soigneusement d'en parler

13. Comme famille (ou comme couple), avons-nous essayé d'aider une autre famille à résoudre ses difficultés?

- souvent
- exceptionnellement
- cela ne nous regarde pas

14. Serions-nous prêts à témoigner des changements récents intervenus dans notre propre famille? Par exemple à l'occasion de la conférence des familles à Caux?

Un entretien avec l'écrivain yougoslave Mihajlo Mihajlov

par Leif Hovelsen

Il y a deux ans, nous avons publié dans nos colonnes ¹⁾ un document émouvant écrit en prison par Mihajlo Mihajlov. L'écrivain yougoslave y évoquait l'expérience mystique qu'ont faite un certain nombre de dissidents des pays de l'Est alors qu'ils se trouvaient dans la solitude et l'abjection de l'univers carcéral. Mihajlov a été libéré en novembre 1977.

Nous sommes heureux de présenter aujourd'hui, après l'hebdomadaire indien *Himmat*, le texte de l'entretien que le journaliste norvégien Leif Hovelsen a eu avec Mihajlov à la fin d'une tournée de conférences faite par celui-ci dans les pays occidentaux.

Le 10 décembre 1978, jour des Droits de l'homme, l'écrivain yougoslave Mihajlo Mihajlov regagnait son pays après huit mois de tournée à l'étranger.

Mihajlov, comme Djilas, est connu dans le monde entier par le combat qu'il a entrepris pour la liberté d'expression et de presse. Les articles et les livres qu'il a publiés l'ont conduit plusieurs fois en prison. Lors de son dernier procès, en 1975, il a été condamné à sept ans de travaux forcés. Le 1^{er} novembre 1977, après trois ans et deux mois de prison, il a été relâché à l'occasion d'une amnistie. Les autorités voulaient sans doute faire un geste avant que s'ouvre la conférence de Belgrade, l'un des objectifs de cette conférence étant d'étudier la question du respect des droits de l'homme depuis l'accord conclu à Helsinki en 1975.

En mai 1978, le gouvernement yougoslave accorda à Mihajlov un passeport et le droit de faire une tournée de conférences en Europe occidentale et aux Etats-Unis. Aujourd'hui, Mihajlov est le premier écrivain et dissident de l'Europe de l'Est qui ait choisi de son plein gré de rentrer dans son pays. Il le fait les yeux grands ouverts et avec un objectif précis. Cela en dit long sur son courage. Et aussi sur la Yougoslavie.

¹⁾ voir *Tribune de Caux* N° 64-65 (février-mars 1977).

Le séjour de l'écrivain en Occident n'a pas été de tout repos: conférences dans une série d'universités américaines et en Angleterre, entretiens avec un grand nombre de responsables de la vie publique, conversations avec les rédacteurs de la revue *Kontinent* à Paris, animation de réunions et conférences en Allemagne. J'ai profité d'un passage à Hambourg, pour faire plus ample connaissance de Mihajlov.

— Ne craignez-vous pas ce qui peut vous arriver à votre retour?, lui ai-je demandé.

— Craindre? Pourquoi? répondit-il. Je n'ai rien dit aux Etats-Unis et en Occident que je n'aie déjà dit en Yougoslavie. Une fois dans mon pays, je continuerai à dire ce que j'ai exprimé en Occident. Je suis yougoslave. La Yougoslavie est mon pays. Je n'ai aucune intention politique. Le combat que je mène pour la liberté d'opinion et de presse m'absorbe entièrement. Dans l'évolution actuelle de la Yougoslavie et des pays de l'Est, le droit à la liberté d'expression est d'une importance vitale. Ma lutte sera la même qu'avant ma tournée en Occident: écrire sans contrainte ce que je pense et ce que je crois. Une seule question reste entière, celle de la publication de mes écrits en Yougoslavie. L'avenir montrera si cela entraînera pour moi de nouveaux séjours en prison. Ce n'est pas une arrestation qui me fera taire. Bien plus que mon propre sort, ce qui compte c'est de réaffirmer le droit à la liberté d'expression en Yougoslavie et en Europe de l'Est. C'est mon objectif quoi qu'il puisse m'en coûter.

— Approuvez-vous l'analyse que Soljénitsyne fait de l'Occident?

— Je suis d'accord avec lui lorsqu'il qualifie la crise du monde occidental de crise morale et spirituelle. Il manque aux Etats-Unis et à l'Europe occidentale une certaine perspective, un objectif global du monde. Les valeurs spirituelles sur lesquelles devraient s'appuyer une société libre, vous les délaissez et, plus encore, vous ne leur êtes liés par aucun engagement. Le monde libre est miné par les intérêts nationaux, les exigences toujours plus fortes

d'impératifs égoïstes. Or l'époque à laquelle nous vivons réclame exactement l'inverse: une nouvelle façon de penser, une responsabilité à l'échelle du monde et un esprit d'audace. Là où je me dissocie de Soljénitsyne, c'est lorsqu'il dénonce l'excès de liberté en Occident. Je pense au contraire que l'on n'aura jamais trop de liberté.

L'impression que je tire de ce voyage aux Etats-Unis et en Occident est meilleure que je n'avais espéré. J'ai étudié de près la presse, la télévision, la littérature, le cinéma en Occident et cela m'a rendu plus optimiste.

Mais ce qu'il faut peut-être aux Etats-Unis, c'est un autre Pearl Harbour, différent bien sûr de ce qu'ont fait les Japonais. Ce Pearl Harbour-là serait provoqué dans le contexte des relations avec les puissances et les systèmes totalitaires. Ce choc politique, idéologique, secouerait de leur torpeur les forces spirituelles de la nation américaine, si éprise de liberté; il permettrait d'instaurer avec conviction une conception idéologique de l'avenir. A mon avis, le département d'Etat de Washington s'est fixé des objectifs beaucoup trop limités. C'était déjà le cas avant la deuxième guerre mondiale, mais Pearl Harbour a retourné la situation. L'Amérique a besoin d'un Pearl Harbour qui lui donnera la volonté de défendre sa liberté et aussi celle du monde entier. Actuellement, l'Amérique n'est pas assez engagée.

Les procès de Chtcharansky, Orlov et Guinsburg valent un mini-Pearl Harbour, la conférence de Belgrade aussi. Il faut redonner vie à la force inhérente à la liberté et aux droits de l'homme. Les Etats-Unis et l'Europe occidentale possèdent d'immenses ressources spirituelles et humaines. Le Président Carter a fait un premier pas, mais ce n'est pas assez. Si le respect des droits de l'homme entraine concrètement dans la politique d'un pays, ce serait l'amorce d'un objectif véritablement idéologique en Occident. Si nous combattons vraiment pour le respect des droits de l'homme dans notre pays, nous brûlerons du désir de voir d'autres pays nous imiter. L'Occident ne cherchera pas alors à assurer son seul salut, mais celui de l'humanité tout entière.

— A votre avis, le danger russe continue-t-il d'augmenter?

— Les dirigeants actuels du Kremlin n'engageront aucune action qui ne soit mûrement réfléchie. Brejnev et ses camarades ont vieilli, ce sont aujourd'hui des conservateurs rigides. Ils n'osent pas amorcer le moindre changement, car ils en craignent les conséquences. Ils préfèrent ne prendre aucun risque, que ce soit en politique générale ou en politique étrangère. Ils restent soigneusement en deçà de la limite qui leur assure une sécurité. Mais nul ne peut savoir quelle sera l'attitude de la génération suivante.

— Que peut faire l'Occident ?

— Construire une société où règnent la justice, la liberté et le progrès, voilà ce que l'Occident peut faire de très important : ce serait comme un aimant qui attirerait les pays de l'Europe de l'Est. Il faut que ce genre de société soit un exemple que d'autres souhaitent copier. C'est bien plus efficace que toute forme d'anti-communisme. Si la liberté est vivante dans nos pays respectifs, nous défendrons aussi la liberté d'autres régions d'Europe. Mais si nos intérêts étroits, nos nationalismes recroquevillés sur eux-mêmes et

nos querelles intestines nous écrasent, nous serons incapables de convaincre les autres de cette liberté que nous proclamons. A notre époque, il faut que nous apprenions à vivre en fonction du globe, avec ce qu'on peut appeler une responsabilité «planétaire». Mon séjour aux Etats-Unis m'a donné de l'espoir. Je ne peux pas approuver le pessimisme de Soljénitsyne. Les forces morales et spirituelles, aujourd'hui assoupies au fond du cœur des Américains, sont si puissantes qu'elles sont capables d'ébranler les Etats totalitaires, lesquels n'ont rien d'autre à perdre que leurs chaînes.

Le mécanisme victimaire et la mise à mort rituelle apparaissent, à partir de Jésus, pour ce qu'ils sont en réalité : des signes du royaume de la violence que l'homme, détaché de Dieu, c'est-à-dire privé du ressort divin de l'amour, constitue fatalement en se repliant sur lui-même. Les goulags des temps modernes en sont une tragique illustration...

L'analyse, par René Girard, de la mission de Jésus, venu d'ailleurs, mission tout à fait unique dans l'histoire des hommes, est infiniment féconde et convaincante. On n'est pas surpris d'apprendre que l'auteur s'est converti au Christ au cours de ses recherches, comme fruit sublime de celles-ci. Il a reconnu que la plénitude du divin que révèle la vie et le message de Jésus construit le pont qui relie le royaume de ce monde au Royaume de Dieu où règne l'amour. C'est par ce pont, uniquement, que l'homme peut échapper à la violence, qu'il peut réaliser sa vocation qui est de se diviniser dans l'amour.

UN LIVRE, UNE IDÉE

L'homme reconstitué*

Des choses cachées depuis la fondation du monde de René Girard : un livre fondamental. L'un des plus importants, sinon le plus important, publiés depuis la guerre. Il renouvelle la vision du phénomène humain que les sciences spéculatives ont fini par obscurcir et disloquer. Livre plutôt difficile, devenu pourtant un best-seller depuis de longs mois. Il vaut la peine de le garder longtemps à son chevet. A lire lentement, crayon en main, pour souligner, annoter, commenter. On en sort renouvelé et mieux armé pour affronter le capharnaüm mental de notre société.

Impossible de résumer ce gros volume, si riche, neuf, substantiel. Voici du moins l'un des fils conducteurs.

Le bouc émissaire

Tous les groupes humains, ou presque, apparus dans les cinq parties du monde, ont pratiqué la mise à mort en vue d'apaiser le courroux ou la soif sanguinaire des divinités. Chargée des méfaits et des crimes de la collectivité, la victime entraînait le mal dans la mort ; le mal était ainsi anéanti. Mal ou menace. En réalité, la cause de la désignation d'une victime sacrificielle se trouve dans ce que René Girard appelle «le mimétisme d'appropriation». Quand le désir de plusieurs se porte sur un même objet, il y a conflit. Pour empêcher que la violence se déchaîne, on désigne une victime.

*René GIRARD : *Des Choses cachées depuis la fondation du monde* 492 p. Ed. Grasset Paris 1978.

Son immolation reforge l'unité du groupe. La victime apparaît alors comme la source de l'unité. Elle est sacralisée.

Cette pratique sacrificielle se rencontre aussi bien chez les Athéniens évolués que chez les Aztèques ou les tribus primitives d'Océanie.

La divinité assoiffée de sang à laquelle l'homme a affaire est une création de ses phantasmes. Divinité athée qui écarte l'homme de Dieu et le livre à lui-même, à ses semblables. «Malheur à l'homme qui se confie en l'homme. Il ressemble à un chardon dans la steppe», dit Jérémie.

Les Hébreux, à qui Dieu s'est révélé, ont mis du temps pour distinguer les traits de la bonté et du pardon sur le visage du Seigneur justicier, du Dieu terrible.

La rupture

C'est avec Jésus que s'est opérée la rupture totale et définitive, le rejet radical de la violence. C'est lui qui, le premier et le seul, a révélé le Père dans sa vraie nature. Il l'a fait au prix de son sang. Sang versé par l'aveuglement des hommes et non pas du fait d'un Dieu assoiffé du sang des victimes. Le sacrifice du Golgotha est dû aux démons des hommes et non pas à un Dieu assouvi par le supplice de la victime. Sinon ce ne serait plus le Dieu-Amour. Jésus s'est offert librement, comme la victime suprême, définitive, par amour des hommes, pour les arracher aux ténèbres et les remettre sur la voie du Dieu-Amour. Voie sur laquelle on s'engage dans un libre choix, car l'amour ne peut procéder que de la liberté. Le «sacrifice» de Jésus procède d'un choix personnel libre ; il récapitule en lui la marée sacrificielle qui a submergé l'humanité depuis la nuit des temps. Plus besoin de victimes, ni de boucs émissaires.

Une mission unique

Avec ce livre, René Girard renforce puissamment la base de l'anthropologie nouvelle qu'il avait créée dans son précédent ouvrage, *La Violence et le sacré* (1972), que certains avaient pris, lors de sa publication, pour un livre radicalement athée. (1) L'anthropologie girardienne, impressionnante et persuasive, rend caduques les théories dominantes de notre génération, freudisme et structuralisme notamment ; l'auteur les affronte dans la troisième partie de l'ouvrage, à la lumière de ses propres concepts, dans une sorte de psychanalyse au second degré. Il y démonte les pièges dans lesquels ces théories sont tombées, par exemple en ce qui concerne les deux postulats fondamentaux de Freud, le désir narcissique et le désir œdipien.

Livre essentiel, indispensable. Mais, encore une fois, livre difficile. Si vous n'achetez qu'un seul, cette année, achetez celui-là. Lisez-le lentement. Lecture quelque peu rébarbative pour la première partie. La seconde, «L'écriture judéo-chrétienne», vous récompensera de la peine que vous aurez prise. Un flot de lumière nouvelle vous éclairera. Et vous comprendrez mieux comment et pourquoi Jésus est venu proclamer «des choses cachées depuis la fondation du monde». (Math 13, 34).

Voilà l'homme pleinement reconstitué en Dieu.

René Lejeune

¹ Denis de Rougemont m'a montré une lettre que René Girard lui avait écrite en 1973. L'auteur de *La Violence et le sacré* y affirme que la lecture de «l'Amour et l'Occident» lui a ouvert les yeux sur l'importance du phénomène religieux dans le devenir humain. Et sa lettre laisse percer, dès 1973, une forte sympathie pour ce phénomène.

L'attrait irrésistible du dollar.



Jadis, beaucoup d'Européens allaient en Amérique pour gagner un maximum d'argent en un minimum de temps. Aujourd'hui, on y va pour obtenir le maximum d'un minimum d'argent.

En effet, grâce au cours du dollar, les États-Unis sont actuellement le pays où l'on peut le plus avantageusement valoriser son argent en le dépensant. Pour un bourbon on the rocks, par exemple, qui vous coûtera moins que n'importe où en Europe. Ou pour des séjours d'hôtel, des représentations théâtrales, des taxis, des voitures de location, des repas, des jeans, des disques et la plupart des innombrables choses qui appartiennent au «way of life» américain.

Si donc vous désirez vous rendre en vacances (ou même pour affaires) dans ce pays dont les mille possibilités n'ont encore jamais été aussi abordables, voilà qui vous intéressera: Swissair se rend 13 fois par semaine à New York par Boeing 747, tous les jours par DC-10 à Boston et à Chicago, et - en collaboration avec Air Canada - tous les jours à Montréal, 8 fois par semaine à Toronto. Et si vous ne savez pas encore très bien comment organiser vos vacances en Amé-

rique, apprenez que Swissair tient à votre disposition tout un catalogue d'arrangements forfaitaires avantageux. De quoi satisfaire largement votre soif de voyages aux États-Unis et au Canada.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

Veuillez m'envoyer votre prospectus détaillé sur les voyages forfaitaires à destination des États-Unis et du Canada.

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

NP/Localité: _____

(A expédier à: Swissair SGVP, Gare de Cornavin, 1211 Genève 2)

swissair 